



Kernos

Revue internationale et pluridisciplinaire de religion
grecque antique

2 | 1989
Varia

À propos des déesses Maliades et de quelques épiclèses gréco-asianiques

René Lebrun



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/kernos/238>

DOI : 10.4000/kernos.238

ISSN : 2034-7871

Éditeur

Centre international d'étude de la religion grecque antique

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1989

Pagination : 83-88

ISSN : 0776-3824

Référence électronique

René Lebrun, « À propos des déesses Maliades et de quelques épiclèses gréco-asianiques », *Kernos* [En ligne], 2 | 1989, mis en ligne le 02 mars 2011, consulté le 05 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/kernos/238> ; DOI : 10.4000/kernos.238

À PROPOS DES DÉESSES MALIADES ET DE QUELQUES ÉPICLÈSES GRÉCO-ASIANIQUES

1. Les divinités Maliades

Les Μαλιάδες sont notamment mentionnées dans le *Philoctète* de Sophocle :

... πατρίαν ἄγει πρὸς αὐλὰν
Μαλιάδων νυμφῶν,
Σπερχειοῦ τε παρ' ὄχθα¹.

On en déduira que les Maliades se définissent comme des nymphes et que, d'autre part, leur nom pourrait être un dérivé en -αδ- du nom divin Μαλῖς; cette dernière est à considérer comme une nymphe, une déesse des sources et de l'eau, comme il ressort d'ailleurs d'un passage de Théocrite². Or, j'avais récemment évoqué le lien possible unissant Μαλῖς et la divinité anatolienne Maliya plusieurs fois citée dans les textes hittites; Maliya y apparaît nettement comme une déesse liée à l'eau, protectrice des jardins et des vignobles³.

¹ SOPHOCLE, *Philoctète*, 723-725 :

«... (qui le) conduit vers la demeure paternelle,
(séjour) des nymphes Maliades,
et le long des rives du Sperchéios».

Pour les divinités Maliades, cf. ROSCHER, *Lexikon*, p. 2304.

² THÉOCRITE, *Idylles*, XIII,

43 ὕδατι δ' ἐν μέσσοι Νύμφαι χορὸν ἀρτίζοντο

44 Νύμφαι ἀκοίμητοι, δεινὰ θεὰ ἀγροιάταις

45 Εὐνίκα καὶ Μαλῖς ἔαρ θ' ὀρώσασα Νύχεια.

43 «Au milieu de l'eau des Nymphes formaient un chœur,

44 des Nymphes ignorant le sommeil, divinités terribles pour les campagnards,

45 Eunica ainsi que Malis et Nycheia contemplant le printemps.»

Pour les dérivés en -αδ- du type Μαλιάδες, cf. P. CHANTRAINE, *La formation des noms en grec ancien*, Paris, 1979 (nouveau tirage), p. 354; un excellent parallèle nous est offert avec Δρυάδες (νύμφαι), dérivé de δρῦς; le mot dérivé vaut comme adjectif et substantif et met en évidence le lien, le rapport ou la ressemblance existant entre le dérivé et le nom à l'origine de celui-ci.

³ Cf. R. LEBRUN, *Maliya, une divinité anatolienne mal connue*, in *Studia Paulo Naster oblata II*, Louvain, 1982, p. 124 et 126-128. Pour Malis, cf. ROSCHER, *Lexikon*, p. 2305 et O. MASSON, *Les fragments du poète Hipponax*, Paris, 1962, p. 128 sq. Malis était notamment vénérée en Isaurie et en Lydie où elle était d'ailleurs la grande déesse de Dalisandos.

La divinité ^dMaliya/^{id}Maliya⁴ est elle-même à l'origine du dérivé pluriel ^dMaliyanni désignant manifestement les «nymphes» suivantes de la déesse Maliya.

Dès lors, un parallélisme significatif s'établit entre l'anatolien *Maliya-Maliyanni* et le grec Μαλίσ - Μαλιάδες de sorte que, si l'on admet que Μαλίσ continue la divinité hittite Maliya, les Μαλιάδες apparaissent comme la continuité, dans le cadre grec, des *Maliyanni*. Il n'est pas inutile de repréciser ici que *Maliya/Malis* était encore vénérée dans plusieurs cités de Lycie aux Ve et IVe s. av. J.-C. en tant que divinité poliade, ce qui explique son assimilation à Athéna (cf. les inscriptions en langue lycienne)⁵.

A l'heure où l'on réexamine le problème des contacts entre le monde anatolien et les gens de l'Aḫḫiyawa (Achéens) durant la seconde moitié du second millénaire avant J.-C.⁶, et quand on revoit l'introduction d'entités divines issues du Proche-Orient dans la famille religieuse grecque (par ex.

4 ^{id}Maliya = la rivière Maliya; ^dMaliya = la divinité Maliya.

5 Pour les mentions de Maliya dans les textes lyciens, cf. R. LEBRUN, *art. cit.*, p. 124, 129, 130.

6 L'archéologie atteste clairement la présence mycénienne sur les côtes de l'Asie Mineure égéenne ainsi que sur celles de l'Anatolie méridionale; Milet en est un bon exemple. Sans entrer ici dans l'historique détaillé des discussions, disons simplement que ces relations entre les Hittites et les Mycéniens se clarifient par les textes hittites si on admet l'équation hitt. *Aḫḫiyawa* = Grecs Achéens. Déjà en 1924, E. FORRER avait avancé une telle hypothèse dans *MDOG*, 63 (1924), p. 1-22 et dans *OLZ*, 27 (1924), p. 113-118; il s'était vu néanmoins contré plus tard par F. SOMMER dans sa magistrale étude qui réunissait la documentation concernant l'Aḫḫiyawa, à savoir *Die Aḫḫijawa-Urkunden*, Munich, 1932. Depuis quelques années le débat a été relancé avec force et l'identification des gens de l'Aḫḫiyawa avec les Achéens – à laquelle je me rallie – gagne du terrain. Bien qu'une localisation précise de l'Aḫḫiyawa demeure difficile, il semble que le terme désigne une zone de l'Anatolie occidentale ayant accès à la mer (et pouvant exclure la Troade) et que, par extension, il désigna progressivement pour les Hittites l'ensemble des territoires occupés par des Achéens, ce qui explique que le roi de l'Aḫḫiyawa était considéré comme l'égal du grand roi hittite. A titre indicatif, voici quelques études importantes et récentes liées au problème de l'Aḫḫiyawa : G. STEINER, *Die Aḫḫijawa-Frage heute*, in *Saeculum*, 15 (1964), p. 365-392 (pour lui, l'Aḫḫiyawa est une puissance anatolienne); H.G. GÜTERBOCK, *The Hittites and the Aegean world* : 1. *The Aḫḫiyawa Problem Reconsidered*, in *AJA*, 87 (1983), p. 133 sq.; ID., *Hittites and Akhaeans : a new look*, in *PAPhS*, 128, 2 (1984), p. 114-122; ID., *Troy in Hittite Texts ? Wilusa, Aḫḫiyawa and Hittite History*, in *Symposium on the Trojan War held at Bryn Mawr College, oct. 1984*, 1986, p. 33-44; I. SINGER, *Western Anatolia in the 13th Century B.C. according to the Hittite Sources*, in *AS*, XXXIII (1983), p. 205-217. Précisons encore qu'il ne s'agit ici que d'un choix de quelques études solides susceptibles d'orienter correctement l'historien dans la problématique.

Aphrodite, Artémis)⁷, le parallélisme qui vient d'être évoqué constitue un nouvel élément révélateur des conséquences religieuses et culturelles de ces contacts noués à l'époque mycénienne entre l'Anatolie occidentale et le monde achéen, à moins qu'il ne faille, dans le cas qui nous occupe, rabaisser la date à l'établissement des colonies grecques d'Asie Mineure et de la progressive hellénisation de celle-ci.

2. Zeus Osogoa⁸

Voici près d'un demi-siècle, A. Namitok publiait dans la *Revue de l'Histoire des Religions* un remarquable article consacré à Zeus Osogoa, un dieu de l'orage dont l'épiclèse s'avère clairement anatolienne⁹.

Les données essentielles étaient les suivantes. Zeus Osogoa, divinité particulière de la tribu des Otorcondes, était le grand dieu de Mylasa, ville de Carie où il possédait son sanctuaire¹⁰. Il fut assimilé à Jupiter Dolichenus et, comme souvent en Asie Mineure, l'épiclèse suffit à elle seule pour désigner le dieu tant elle en est caractéristique¹¹. Les inscriptions attestent la venue dans le sanctuaire carien de pèlerins depuis les zones contiguës de Lycie et de Pamphylie¹².

Le caractère anatolien de Zeus Osogoa s'impose d'autant plus qu'il est vénéré par les Cariens méridionaux, les Lyciens et les Pamphyliens, c'est-à-dire par des populations issues de régions où la tradition religieuse louvite est demeurée particulièrement vivace. Dans le cadre du syncrétisme gréco-anatolien, le Zeus qui nous occupe, se réfère, sous habillage grec, au dieu de l'orage louvite Tarchunt, «le Victorieux», retrouvé maintes fois dans les inscriptions lyciennes des Ve et IVe s. av. J.-C. (lyc. *Trqqñt-*) et subsistant dans l'anthroponymie gréco-asiatique de Lycie, Pamphylie, Cilicie et Carie¹³.

⁷ Artémis me semble être un des noms de ces importantes divinités désignées usuellement dans les textes hittites par le sumérogramme ⁴KAL, à savoir les divinités protectrices de la nature sauvage. Le lycien *Ertemi-* continue bien le nom anatolien et ne me semble pas être un emprunt au grec. Cf. R. LEBRUN, *Problèmes de religion anatolienne in Hethitica*, VIII (1987), p. 251, 252, 260.

⁸ Pour Zeus Osogoa, cf. *Real-Encyclopedie*, p. 1585-1587.

⁹ Cf. A. NAMITOK, in *RHR*, 124 (1941), p. 97-109.

¹⁰ La ville de Mylasa est située à l'intérieur des terres, sur la hauteur. Cf. L. ZGUSTA, *Kleinasiatische Ortsnamen*, Heidelberg, 1984, p. 406, § 861, 1.

¹¹ Ainsi, sur les plus anciennes monnaies de la cité.

¹² Cf. LE BAS-WADDINGTON, n° 349 à 358.

¹³ Cf. Ph.H.J. HOUWINK ten CATE, *The Luwian Population Groups of Lycia and Cilicia Aspera during the Hellenistic Period*, Leyde, 1961, p. 125-128.

A. Namitok, avec les possibilités de l'époque, s'était risqué à une explication de l'épiclèse Osogoa par le hattî, la langue des Pré-hittites, en reconnaissant dans Osogoa la grécisation du hattî *wašḫa(w)*, «dieu». L'auteur avait raison de chercher une interprétation de l'épithète divine dans le monde anatolien, mais, de façon fort compréhensible, il se trompait de piste. Il apparaît aujourd'hui que, pour la majorité des épiclèses indigènes des régions citées dans cette contribution, la solution doit être recherchée dans la langue louvite (désormais assez bien connue) et ses prolongements au sein du premier millénaire avant notre ère.

La graphie usuelle étant Ὀσογῶα, il y aurait lieu d'identifier un composé du louvite *wasu-* «bon» + le thème louvite *kuwa-*. En effet, dans le seul cadre du louvite, il est possible d'envisager une réduction de *wasu-* en **usu-* si l'on se réfère aux alternances à l'initiale de type identique offertes par *wastul/ustul*, «faute» ou encore *wanati-/unati-* «femme». Le passage du louvite *u* à la notation grecque *o* est régulier. Quant à l'élément *-γῶα*, il pourrait être rattaché au thème *kuwa-* bien représenté dans l'onomastique hittito-louvite. Il apparaît en seconde position dans plusieurs noms propres d'Anatolie méridionale¹⁴. Le sens et la valeur du radical *kuwa-* demeurent obscurs. Toutefois, abstraction faite de l'onomastique, un radical louvite *kuwa-* se retrouve de façon significative notamment dans *kuwaya-*, «craindre» et ses dérivés, dans les substantifs *kuwala-*, «armée» et *kuwatna-* «armée, camp», dans l'adjectif *kuwanzu(i)-* qui détermine le terme «dieux» (cf. E. LAROCHE, *Dictionnaire de la langue louvite*, Paris, 1959, p. 58-60 et M. POETTO, *Kadmos*, 21, 2 [1982], p. 101-103). De plus, si, suivant une note récente de F. Starke (*KZ*, 100, 2. Heft [1987], p. 256, n. 50a), on admet que *ṽMana-kuwanzuis* est la lecture du nom propre féminin noté *ṽMa-na-DUGUD-iš* en KUB XL 83 Ro 3', 21', il y aurait confirmation d'un lien unissant le thème *kuwa-* > gr. *γῶα-*, *κῶα-*, *γῶα-*, *κοα-*, et le sumérien DUGUD signifiant usuellement «important, puissant». Il résulte de ces considérations que le radical *kuwa-* contiendrait l'idée de puissance, de force (parfois terrifiante).

Ainsi, le déguisement grec Ὀσογῶα représenterait l'état résiduel d'une épiclèse louvite **wasu-kuwa-* soulignant l'aspect bienfaisant et puissant du grand dieu de l'orage, ce que mettaient parfois en évidence d'autres épithètes anatoliennes mieux connues.

¹⁴ Cf. Ph.H.J. HOUWINK ten CATE, *op. cit.*, p. 152-153; E. LAROCHE, *Les noms des Hittites*, Paris, 1966, p. 101-103.

3. Artémis Pérasia

Strabon désigne l'Artémis Pérasia comme la grande déesse d'Hiérapolis Castabala en Cilicie, une divinité dont le culte était assuré par des prêtresses marchant pieds nus sur des charbons sans éprouver la moindre douleur¹⁵. Il s'agit, en fait, d'un culte indigène comme le révèle l'épiclèse de la déesse.

En effet, le terme *Pérasia* n'a reçu à ce jour aucune explication convaincante. Or, il me semble que l'Artémis Pérasia de la période gréco-asiatique constitue la continuité de l'Ishtar *parassi* hittite/louvite.

a) Le texte de l'*Apologie* du roi hittite Hattusili III (1285-1250 av. J.-C.) fait référence à une Ishtar *parassi*- «Ištar/Šauška de la promesse»¹⁶. Cette épithète attribuée à l'Ishtar hourrite constitue le dérivé adjectival régulier louvite en *-assi-* du thème nominal *para-*, *pra-* répondant vraisemblablement au sens de «promesse». Les règles phonétiques d'évolution du louvite vers la période gréco-asiatique permettent d'affirmer que la forme *parassi* aboutit logiquement à *peras(s)i-/paras(s)i-* assorti, sous déguisement grec, d'une voyelle thématique *-a-* pour caractériser le féminin de l'épiclèse¹⁷.

b) La déesse Shaushka, forme hourrite de l'Ishtar babylonienne, a connu, surtout à partir du XIII^e s. av. J.-C., un franc succès en Anatolie méridionale¹⁸. Elle va toutefois se trouver progressivement supplantée par Kubaba (Cybèle), la grande déesse de Kargémish, comme l'attestent d'ailleurs les inscriptions louvites hiéroglyphiques de Cilicie. De plus, en certains lieux, se réalisera l'assimilation de Kubaba à Artémis comme le signale Hétychius et le souligne L. Robert¹⁹. Il existe ainsi une continuité entre Ishtar/Shaushka, Kubaba et Artémis pour laquelle d'ailleurs une origine anatolienne n'est pas à exclure²⁰.

¹⁵ STRABON, *Géogr.*, XII, 537.

¹⁶ Apologie de Hattusili III, col. IV, 15 ...*zi-iq-qa-wa-mu-za* 16 ^dIŠTAR *pa-ra-aš-ši-in i-ya* «quant à toi fête-moi comme Ishtar de la promesse».

¹⁷ *Parassi-* paraît devoir être analysé comme un adjectif de relation en *-(a)ssi-* de *para-/pra-*, adjectif qui, en louvite, tient lieu de génitif. Pour le sens du thème nominal *para-/pra-*, cf. F. STARKE, in *KZ*, 100 (1987), p. 253, n. 38.

¹⁸ Cf. R. LEBRUN, *Samuha foyer religieux de l'Empire hittite*, Louvain-la-Neuve, 1976, *passim*.

¹⁹ Cf. L. ROBERT in A. DUPONT-SOMMER et L. ROBERT, *La déesse de Hiérapolis-Castabala*, Paris, 1964, p. 14.

²⁰ Cf. note 6. Artémis est chez elle en Asie Mineure et il est d'autant plus significatif de la voir protéger les Troyens (probablement une population à majorité hittito-louvite), en compagnie de son frère Apollon (d'origine proche-orientale ?) et d'Aphrodite, dans le conflit opposant ces derniers aux Achéens.

c) Il se pourrait, dès lors, qu'au second millénaire Ishtar *parassi* ait été une divinité importante adorée dans la région de Castabala. A travers quelques avatars, son culte s'est maintenu en ce lieu et c'est cette même déesse que nous retrouvons, sous déguisement grécisé, dans l'Artémis Pérasia. Il s'agit ici d'un nouvel exemple de continuité religieuse.

L'explication de la forme Περασία doit donc se faire indépendamment de l'araméen *Pwšr* pour lequel les explications n'étaient guère convaincantes. La fausse étymologie de Strabon²¹ est aussi à rejeter au même titre que celle de certains modernes voyant dans Artémis Pérasia une forme aberrante de l'Artémis Περσική. Il appert de plus en plus que les épiclèses gréco-asiatiques doivent être étudiées méthodiquement, en elles-mêmes, et dans une perspective de continuité linguistico-religieuse louvite.

René LEBRUN

Institut Catholique de Paris
Rue d'Assas, 21
F - 75006 PARIS
et
Katholieke Universiteit Leuven
Blijde Inkomststraat, 21
B - 3000 LEUVEN

²¹ Dans le passage évoqué à la note 15, Strabon rapproche Περασία de *πέραθεν* «d'au-delà»; ainsi, le sens précis de l'épithète d'Artémis était déjà ignoré dans l'antiquité.